

LE 22 JUIN 1941

Négovan Rajic

LE 22 JUIN 1941, à l'aube, l'Histoire se mua en une immense vague de fond qui, de la mer Noire au cercle polaire, déferla sur la plaine de Russie. Ce jour-là, elle faillit m'emporter dans un de ses innombrables et lointains ressacs.¹

La guerre n'était pas un jeu pour adolescents à l'imagination fertile. J'aurais dû le comprendre dès le 6 avril, au petit matin, quand de sinistres oiseaux de feu survolèrent par vagues successives Belgrade, laissant derrière eux ruines et désolation. Trop fière pour pleurer, la *Ville Blanche* se drapa alors d'un nouveau voile de deuil.

Mais au lieu d'en tirer une leçon et de me tenir coi, je fus pris par le jeu de la guerre et de la mort. Six jours plus tard, dans une petite ville de province, il m'apparut particulièrement captivant. Durant douze heures, je regardai, en spectateur curieux et inconscient, *les nôtres* résister à l'assaut des blindés ennemis. Une image, en particulier, resta gravée dans ma mémoire : à la lueur du jour naissant, un de ces coléoptères d'acier tournait en rond, mortellement blessé. J'en conclusai, un peu à la légère : "Les vainqueurs ne sont point invincibles . . . un jour viendra où nous les bouterons dehors."

Tout compte fait, il y avait dans la guerre un côté au moins aussi passionnant que dans certaines abstractions auxquelles je rêvais de consacrer ma vie et puis, et puis ne pouvais-je pas, à la limite, concevoir la guerre comme un interlude entre l'adolescence et la vie d'homme ?

Pourtant, ce 22 juin 1941, avait débuté comme une journée ordinaire de l'occupation. Ceux qui disposaient d'un poste à ondes courtes avaient écouté, à 6 heures du matin, le premier bulletin de la BBC sur la longueur d'ondes de 31,32 mètres. Ces quatre coups de la cinquième symphonie de Beethoven, annonçant le début de l'émission, gonflaient d'espoir bien des hommes dans l'Europe occupée. Un peu plus tard, dès la fin du couvre-feu, les fonctionnaires et les ouvriers prirent le chemin des bureaux et des usines. À leur tour, vers neuf heures, les retraités et les vieux partirent à la chasse aux choux-raves.

Ce jour-là, je m'étais levé très tôt pour réviser, une dernière fois, mes leçons d'histoire. Des rois, des princes, morts depuis des lustres, des batailles perdues, des victoires, des sièges . . . Qui cela pouvait-il bien intéresser encore quand le vieux continent se défaisait devant nos yeux, quand l'Histoire grondait sous nos pieds et quand tout le monde luttait pour survivre ? Qui, mais à 8 heures je devais passer le dernier oral de mon baccalauréat. Après tout, la guerre ne pouvait pas durer

éternellement; un jour les universités allaient quand même finir par rouvrir leurs portes.

Ma tante, qui m'hébergeait chaque fois que je venais dans la capitale, logeait au premier étage du 42, rue Elie. Les frondaisons des tilleuls montaient jusqu'au minuscule balcon sur lequel elle nourrissait déjà les oiseaux. Songeant à ma dernière épreuve, elle me rassurait: "Tout se passera bien, tu verras."

Un peu songeur, je regardais la rangée des arbres qui, le long de la rue Elie, descendait jusqu'au Ministère du transport. En deux mois à peine, Belgrade avait tellement changé; ses habitants autant que ses rues. Une semaine auparavant, en revenant dans ma ville natale pour la première fois depuis le bombardement, je m'étais longuement attardé au croisement de l'avenue du Prince Analphabète et de la rue Elie, devant les murs calcinés de l'Académie militaire.

Dans l'enchevêtrement de poutres d'acier pendait l'aile brisée d'un avion frappée de la croix gammée. Quelques-uns des *leurs* avaient payé le prix de la victoire. Dans le sous-sol du bâtiment, la salle d'escrime semblait intacte. Par les fenêtres, au ras du trottoir, on pouvait voir encore les masques et les fleurets alignés le long d'un mur, comme si les escrimeurs venaient de sortir pour aller prendre une douche. Dans la salle où, deux mois auparavant, résonnaient le cliquetis des fers et les ordres brefs du maître d'armes, régnait, à présent, un mystérieux silence. Je songeais, avec une pointe de tristesse, au destin tragique de ces élèves-officiers, morts ou prisonniers. Ils ne reviendraient plus s'exercer aux arts martiaux.

Avant de partir pour l'examen, j'eus droit à un lait à la chicorée. Le café, introuvable dans les magasins, se vendait hors de prix au marché noir. Se procurer du lait tenait déjà d'une prouesse.

Dans la rue, une fine poussière blanche crissait sous mes pas. Depuis le bombardement d'avril, elle recouvrait la ville entière. Dans la Deligradska, devant l'ambassade des États-Unis, des déménageurs chargeaient des caisses dans un camion. Les Américains quittaient Belgrade. Tout le monde savait que bientôt l'Amérique entrerait en guerre. Ces employés d'ambassade qui surveillaient les caisses et parlaient une langue étrangère faisaient partie d'un monde presque irréel. Dans une semaine ou deux, ils allaient être de l'autre côté de l'Atlantique, dans de grandes villes aux noms de rêve: Washington, New York, Philadelphie, déambulant dans les avenues inondées de lumières et d'enseignes clignotantes. J'imaginai les noctambules sortant des théâtres et des cinémas de Broadway, libres d'aller où le coeur leur disait, les gens achetant à volonté café, sucre ou n'importe quoi. Dans ce monde, encore loin de la guerre, les étudiants pouvaient étudier, les professeurs enseigner. Le plus curieux, ces gens croyaient que tout cela n'avait rien d'extraordinaire. À Belgrade, nous étions pris au piège, avec les magasins vides, le couvre-feu, la ville plongée la nuit dans l'obscurité, les facultés fermées et les murs placardés de listes d'otages et signées par le *Oberbefehlshaber für Serbien*.

Pourquoi ces Américains avaient-ils plus de chance que nous? À cause du hasard

d'un lieu de naissance ou d'un passeport? . . . Par quel hasard du destin ou par quelle malchance mes ancêtres avaient-ils choisi de vivre sur cette terre basse de l'Histoire où le flux et le reflux des invasions nous condamnaient à recommencer perpétuellement l'oeuvre déjà si fragile de l'homme?

Place de Slavia, j'attendis le tramway sous un soleil brûlant, malgré l'heure matinale. J'aurais préféré aller aux bains des *Sept Peupliers*, comme je le faisais autrefois, pendant les dernières semaines de l'année scolaire. De toute façon, il s'agissait d'un voeu illusoire; les baignades dans la Sava étaient interdites par ordre des autorités sanitaires. On craignait des épidémies. Sur le fleuve naviguaient lentement d'étranges outres: des cadavres gonflés d'hommes, de femmes et d'enfants. Certains portaient sur eux des inscriptions dans le genre de: nos meilleures salutations . . . bon voyage de retour . . . Comment cela était-il possible au milieu du XX^e siècle, dans un pays qui depuis mille ans se réclamait du Nazaréen?

Je pensais à ces malheureux et à la lugubre prophétie dont mon père m'avait souvent parlé. Quelque quatre-vingts ans auparavant, à Uzice, sa ville natale, un jour de marché, au milieu d'une foule bigarrée, un vieux paysan descendu de la montagne s'était écrié: "Mes frères, les temps viendront où les vivants envieront les morts et leur demanderont de se lever afin qu'ils puissent se coucher dans leurs tombes." Je me demandais si ce temps n'était pas venu?

UN TRAMWAY BRINGUEBALANT interrompit mes sombres pensées. Sur la plate-forme avant, réservée aux troupes d'occupation, plusieurs soldats ennemis riaient avec une bonne humeur matinale. Je remarquai la vétusté des wagons. Les nouveaux avaient disparu de la circulation. Ils roulaient maintenant, s'il fallait en croire les rumeurs, dans une des villes de nos vainqueurs. Personnellement, cela ne me dérangeait pas. J'avais un faible pour ces vieux wagons sentant le cambouis et le bois.

Je descendis devant l'ancien Palais royal, gravement endommagé par une bombe. Les débris de l'immense coupole noire gisaient encore sur le parterre de fleurs. Par la brèche béante de la façade écroulée, on pouvait voir la grande salle de bal. Du plafond, aux moulures dorées, pendaient les carcasses des lustres. En octobre 1934, tous les lycéens de la capitale avaient défilé dans cette salle, devant le catafalque du roi Alexandre I^{er} assassiné à Marseille. Je me souvenais encore de son visage de cire. Bien des années auparavant, un matin d'août 1903, gisaient devant ce même palais les cadavres défenestrés du dernier roi de la dynastie Obrenovitch et de son épouse morganatique Draga Machine. Comme pour faire oublier ces tragiques souvenirs, l'orchestre de la garde royale jouait, jadis, certains dimanches d'été, des marches militaires et des ouvertures d'opéras dans les jardins du Palais royal.

Je pris les escaliers qui, entre la banque d'Amérique et l'ancienne ambassade de

Russie, descendaient vers le Deuxième Lycée de jeunes filles, un des rares à ne pas être réquisitionné par les troupes d'occupation. Dans le couloir du premier, mes camarades de classe attendaient dans le brouhaha habituel. Ils étaient tous là : Janot Lapin, Abbas, Blanchot, Milenko, Frantz . . . Seul Moché manquait. On le disait réfugié en Italie avec toute sa famille.

D'un instant à l'autre, la commission d'examen allait commencer à appeler, par ordre alphabétique, les candidats. Tout le monde avait envie d'en finir avec ce baccalauréat, les professeurs autant que les futurs bacheliers. Personne n'enviasageait l'idée d'un échec. Nos professeurs, assez sévères dans d'autres circonstances, semblaient enclins à la mansuétude. Sans doute, avaient-ils présent à l'esprit le destin tragique de ces 1200 caporaux serbes, tous étudiants, qui en 1914 partirent pour la guerre et dont seulement une poignée revint. Aux yeux de nos maîtres, nous portions déjà les stigmates d'une génération sacrifiée.

L'oral prenait maintenant l'allure d'une formalité. Les candidats tiraient leurs questions, réfléchissaient quelques minutes puis se mettaient à débiter la réponse. "Ça va ! . . . ça va ! . . . vous pouvez sortir . . . au suivant."

Je tombai sur *le roi Milutin et son temps*. À peine avais-je commencé, qu'on m'arrêta, presque aussitôt. "Très bien ! vous pouvez disposer." Je quittai la salle bachelier frais émoulu. Déjà un autre candidat entrait.

Dans le couloir régnait une agitation inhabituelle. Ce n'était pas le joyeux brouhaha de potaches sortant d'un examen. Non ! l'oral n'intéressait plus personne. Il y avait autre chose. Mais quoi ? Parlez-en, nom d'une pipe !

— Comment ? Tu ne sais pas encore ? C'est la guerre ! mon vieux ! . . . une nouvelle et, cette fois, ça va barder ! Du cercle polaire à la mer Noire, les Allemands et leurs alliés viennent de franchir les frontières de l'Union Soviétique. Ah ! mais cette fois, les Boches vont tomber sur un os . . .

L'énorme machine de guerre, l'orgueil d'un peuple de forgerons, s'était mise en branle. Le Führer ne voulait pas qu'elle reste trop longtemps au repos. Elle risquait de se rouiller. D'après les premières nouvelles, elle broyait déjà les champs de blé sans fin de la Biélorussie.

J'avais peine à le croire ! Le pacte Molotov-Ribbentrop semblait tenir à merveille au bénéfice mutuel du Troisième Reich et de l'Union Soviétique. D'après une de ses clauses secrètes, la Pologne avait été partagés en septembre 1939, sinon fraternellement, du moins comme il convenait entre puissances qui se respectent. Le Grand Moustachu avait dit et redit que l'Union Soviétique ne tirerait pas les marrons du feu pour les capitalistes. Autrement dit, l'Union Soviétique était décidée à rester à l'écart de la guerre à l'Ouest. Mon lointain parent Ephrème, vieux conspirateur, écoutait chaque nuit radio-Moscou. Maintes fois, il nous avait prévenu : "Les classes laborieuses n'avaient rien à gagner dans ce règlement de compte entre capitalistes." D'ailleurs, d'après lui, tout se passait exactement comme le Grand Barbu l'avait prédit quelque soixante-dix ans auparavant. Tout ou presque

tout car voilà qu'avec le temps le conflit était devenu plus complexe et la guerre en quelque sorte triangulaire: chaque bloc espérant voir les deux autres s'épusier dans un combat à deux.

Ah! la nouvelle me paraissait autrement plus importante que le *Roi Milutin et son temps* ou la vie d'Hélène d'Anjou venue, il y a des siècles, de *la douceur angevine* pour épouser un prince serbe.

La conscience de vivre un moment exceptionnel de l'Histoire me rendit téméraire. Je retournai dans la salle d'examen afin d'annoncer la nouvelle aux membres de la commission. Alec, notre professeur d'histoire, avec son air faussement bourru écoutait un candidat. Je lui chuchotai la dernière nouvelle. Il bondit. Il voulait savoir s'il ne s'agissait pas d'une de ces fausses rumeurs qui, comme les tentacules d'une pieuvre, se propageaient dans toute la ville depuis l'armistice.

Et si je lui avais raconté un bobard? Si j'avais dérangé pour rien tous ces messieurs respectables? Heureusement, il n'en était rien. D'une minute à l'autre, les nouveaux arrivants confirmaient ce qui d'abord nous paraissait invraisemblable et inimaginable.

Déjà, les discussions passionnées allaient bon train. Ceux qui jusqu'à hier dénonçaient la guerre comme impérialiste soudainement lui conféraient des lettres de noblesse. La nouvelle donne mettait à jour la mémoire du passé. La guerre honnie se muait soudainement en guerre patriotique. Alors certaines consciences se mirent à basculer.

Au fond, j'étais content. Bien avant cette nouvelle, nous étions quelques têtes brûlées à rêver de la résistance. Maintenant, plus rien ne nous séparait de nos camarades qui, jusqu'à hier, nous considéraient comme des blancs-becs excités.

MAIS QUE FAIRE? Nous n'avions pas d'armes. Comment s'organiser? Qui croire? Alors Gabriel me chuchota discrètement: "J'ai un paquet de cartes d'état-major chez un de mes oncles. Ça pourrait toujours servir. Si cela t'intéresse, il te faudrait venir les chercher à Zemlin . . . aujourd'hui même car ce soir je rentre chez moi." J'acceptai sur le champ. De paroles, j'en avais assez. Il me fallait tremper dans l'action, quitter l'adolescence, faire l'apprentissage du danger, de la mort. Pourquoi pas? Ce n'est qu'à ce prix qu'on devient un homme.

Oui, j'étais décidé: au début de l'après-midi, je prendrais le bac qui fait la navette entre Belgrade et Zemlin et à deux heures je serais chez Gabriel. Dans l'excitation, j'oubliai mon baccalauréat. D'ailleurs, pour l'instant, il ne me servait pas à grand-chose. L'université était fermée par ordre de l'occupant. De la faculté de philosophie il ne restait que des ruines calcinées et la faculté technique était transformée en *Kriegslazaret*.

Je courus rue Elie. Ma tante était encore au Ministère du transport. J'avalai un morceau de pain de maïs, m'emparai de la serviette noire et me précipitai vers

le port. À peine eus-je traversé la passerelle que les mariniers la retirèrent. Une minute plus tard, le bateau à aubes se détachait de l'embarcadère dans le bouillonnement des flots verdâtres. La sirène poussa un long mugissement plaintif et le bac haletant se dirigea vers l'autre rive dans le clapotis des pales.

De la Sava pointaient, comme la carcasse d'un monstre préhistorique, les structures de l'ancien pont suspendu, autrefois orgueil de la capitale. Avant sa destruction, dans les tout premiers jours de la guerre, il reliait Belgrade avec la banlieue de Zemlin. Maintenant, le bac restait le seul lien entre les deux villes.

Un moment, j'admirai, par les écoutes de la salle des machines, la puissante bielle se colletait avec les pistons géants, puis je m'installai sur le pont. L'image de la ville avec ses toits, son clocher de la cathédrale orthodoxe et son ciel bleu, un vrai chromo, commença à rapetisser.

À vrai dire, j'étais content de faire cette promenade sur l'eau. Il faisait beau. La veille fortresse de Kalimegdan, fondée par les Romains, cinquante ans avant la naissance du Christ, au confluent de la Sava et du Danube m'impressionnait toujours. Je l'imaginais comme un puissant vaisseau naviguant à travers vingt siècles d'histoire. Tout me rappelait les excursions d'avant la guerre quand avec notre professeur Kosta, certains dimanches après-midi, nous allions à Zemlin, déguster des gâteaux viennois dans des pâtisseries au charme désuet.

Le quai d'embarquement à Belgrade se trouvait sur la Sava tandis qu'à Zemlin on débarquait au bord du Danube. À chaque traversée le petit bateau devait donc passer des eaux de la Sava à celles du Danube et inversement au retour.

Cette ligne, sur laquelle les deux puissants cours d'eau se rencontraient, me fascinait depuis mon enfance. On pouvait clairement distinguer les flots de la Sava, habituellement plus verts, des eaux troubles du Danube. En approchant j'avais toujours une petite appréhension, comme si je craignais qu'une sorte de maelström puisse aspirer le petit bateau à aubes, précisément au moment où il traversait cette ligne mystérieuse. Bien sûr, il ne se passait rien. Le bâtiment tressaillait légèrement dans le remous et sous la quille les deux eaux bouillonnaient, se mêlaient, comme les tresses de deux naïades qui à partir de cet instant continuaient, tendrement unies leur route vers le défilé de la Porte de Fer et la Mer Noire.

Au débarquement de Zemlin, j'eus pour la première fois la désagréable impression de pénétrer dans un monde étrange, franchement inamical. On ne savait pas très bien à qui appartenait la ville. À l'Etat Croate Indépendant, nouvellement proclamé ou à une sorte de protectorat de la puissance occupante? Et à quelle armée appartenaient ces hommes en noir portant un mauser en bandoulière? Les uniformes — visiblement ceux de l'ancienne armée yougoslave — étaient tout simplement tiens. S'agissait-il de SS, comme on aurait pu le croire d'après la tête de mort sur leurs callots, ou d'Ustachis? Personne n'aurait pu le dire. Je ne savais pas et je n'avais nulle envie de poser la question à ces hommes qui visiblement n'avaient pas envie de plaisanter.

La rue du Dragon se trouvait tout près de l'embarcadère. Je m'arrêtai devant la porte du numéro 19. Je sonnai. Gabriel m'ouvrit. Il m'attendait. Un long escalier droit montait au premier. Les cartes d'état-major m'attendaient sur un guéridon. Elles appartenaient à l'un de ses parents, un officier de réserve. Nous échangeâmes debout quelques propos sur la guerre. Nous ne doutions point qu'un jour le Führer serait battu. Je pris congé un peu après deux heures.

En ouvrant la porte, je me heurtai à un véritable mur de chaleur. Dans la rue du Dragon, il n'y avait pas âme qui vive. En débouchant sur le quai, j'eus la mauvaise surprise de voir, à une trentaine de pas devant moi, les hommes en noir fouiller les cabas des voyageurs qui montaient sur le bac. Ma première pensée fut de rebrousser chemin, mais paralysé par la peur, je continuai d'avancer. Hélas! plus j'avançais, moins j'avais de chance de revenir en arrière sans me faire repérer. Ma serviette, bourrée de cartes d'état-major, me brûlait la paume, se transformait en un boulet de bagnard. Comment me débarrasser de lui? Il n'y avait rien à faire. Il était soudé à mon poignet gauche.

Je me voyais déjà mourir bêtement devant un peleton d'exécution, le jour même où je venais de décrocher mon diplôme de baccalauréat et deux jours avant mon 18^e anniversaire. Et pourquoi s'il vous plaît? Pour rien! Pour avoir voulu jouer au brave! Quel imbécile!

Les secondes s'allongèrent démesurement. Figé par la peur, mon cerveau avait cessé de fonctionner. Semblable à un de ces jouets mécaniques en tôle qu'on offre aux enfants, je continuais d'avancer vers le bac.

Que faire? Que faire? Qui pouvait m'aider? Face à un grand malheur, nous retombons dans la lointaine enfance quand, effrayé par un petit chien inoffensif, nous courions nous blottir contre la jupe de notre mère. Mais à présent j'étais seul. À qui demander de l'aide? Devant qui implorer grâce? À Dieu? mais au moment où des millions d'hommes tombaient fauchés comme les blés à l'Est et dans les sables de l'Afrique du Nord, Il devait certainement avoir d'autres chats à fouetter que de s'occuper d'un jeune écervelé qui voulait jouer au héros.

Alors, au creux du désespoir, un premier miracle se produisit: mon cerveau se remit en marche. Avec rage, sans désespérer, il examinait, calculait, trillait, rejetait des solutions farfelues pour en envisager de nouvelles. Tout cela pour sauver ma peau et, d'une certaine façon, la sienne.

Ce n'était pas la première fois. Déjà, à certains examens de mathématiques, il arrivait qu'il se démenait soudain pour trouver des solutions qui, après coup, me laissaient pantois et que de toute façon je n'aurais jamais été capable d'imaginer dans la somnolence de la salle d'étude. Cette fois-ci le problème ne portait pas sur le carré des hypoténuses. Il s'agissait d'être ou de ne pas être. Alors, au bout de cette activité fiévreuse, il se produisit un second miracle: mon cerveau me proposa une solution *imbécile*, d'une simplicité enfantine.

Ces hommes en noir croyaient appartenir à la race des seigneurs. Ils n'avaient

que du mépris pour les chétifs, les infirmes et les laissés-pour-compte de la nature. Cette conviction les rassurait, les renforçait dans l'idée d'être des surhommes. Il suffisait donc de se déguiser sous le masque d'un débile, à la lippe baveuse, au regard vide, de traîner piteusement une jambe, pour devenir un intouchable. Simuler l'idiotie, était probablement mon unique et dernière carte.

Heureusement, j'avais quelques prédispositions pour l'art dramatique. Au lycée, j'avais joué dans plusieurs pièces. En classe, en attendant l'entrée d'un professeur, il m'arrivait de parodier les discours déments du Führer ou du Duce. Les copains toujours prêts à faire le chahut, hurlaient Sieg Heil! . . . Sieg Heil! ou Duce! . . . Duce! Mais j'excellais surtout dans le rôle du vagabond débile, injustement accusé de meurtre, dans le film *La bête humaine* de Jean Renoir. Mais cette fois, il s'agissait de jouer un *Untermensch*, et ce n'était pas pour amuser la galerie. En cas d'échec, j'avais toutes les chances de me transformer en un de ces macchabées qui descendaient lentement la Sava, implorant une sépulture décente.

Déjà, je marchais traînant ma jambe gauche, le visage figé sous le masque d'un abruti. Chaque pas me rapprochait davantage du cerbère avec son mauser en bandoulière. L'épreuve s'avérait infiniment plus difficile que l'examen d'histoire. À chaque pas, la chamade de mon coeur semblait atteindre le seuil du supportable. Il me fallait aussi une force surhumaine pour garder intact mon masque.

Enfin, j'étais devant l'homme en uniforme noir. J'attendis docilement qu'il finisse d'inspecter le cabas d'une vieille puis je me présentai devant lui avec mon regard de bête battue. En m'apercevant, il recula légèrement, comme s'il venait de découvrir un visage ravagé par la lèpre. Ce mouvement, à peine perceptible, ce regard rempli de dégoût, quel meilleur hommage pouvait-il rendre à mon talent d'acteur dramatique?

Gehma, gehma schnell! . . . Schnell!

Oh! il n'avait nulle envie de fouiller la serviette d'une épave humaine ni de toucher le moindre objet lui appartenant. Tout ce qu'il voulait: ne plus me voir. Je ne désirais pas autre chose.

Je passai! Sauvé! Il était temps de me débarrasser de mon masque! Les muscles figés de mon visage commençaient à se crispier dans un rictus douloureux. Une dizaine de secondes de plus et j'aurais éclaté en sanglots. Le dos tourné au cerbère, j'avançais sur la passerelle aux lattes transversales, traînant ma jambe, mais rentrant peu à peu en possession de mon visage.

ENTRE L'EMBARCADÈRE ET LE BAC coulaient lentement les flots troubles du Danube. Sur le pont, attendant le départ, les voyageurs s'installaient sur les bancs. Je contournai la passerelle du capitaine, m'installai face au large. Au loin, de l'autre côté du fleuve se profilait la terre basse de *L'île de Guerre*

avec sa végétation rabougrie, sese buissons pleins de mûres. Le soleil était encore très haut, mais un petit zéphyr agréable glissait sur les flots. N'eût-ce été la présence des hommes en noir et de leur tête de mort sur le calot, on se serait imaginé un dimanche après-midi d'avant-guerre, quand les promeneurs prenaient le bac pour le plaisir d'une excursion sur l'eau. Enfin, je pouvais souffler, retrouver avec joie mon vrai visage.

Un vieux monsieur, avec une étoile jaune sur le revers, vint s'asseoir à côté de moi. Il me sourit timidement. Nous échangeâmes quelques propos anodins, mais déjà complices. Je lui demandai s'il était au courant de la nouvelle du jour. Oui, il l'avait entendue le matin. Je lui parlais de ma ferme conviction que les armées du Troisième Reich finiraient, comme la Grande Armée, en s'enlisant dans l'immensité de la terre russe. Il partageait mes vues, mais il souriait avec tristesse. Il devait se dire: peut-être, mais pour moi et les miens la victoire viendra trop tard.

Son étoile jaune me rendait mal à l'aise. À cause de ma joie inavouable de ne pas la porter? Peut-être. Nous, autres, qui ne l'arborions pas, nous étions coincés entre la honte et la peur. J'eus envie de lui dire ce que je transportais dans ma serviette, mais je me rendis compte à quel point cela aurait été puéril. Je me tus. Le vieux monsieur aussi. Nous partageâmes le silence jusqu'à la fin de la traversée.

Enfin, quelque chose de puissant remua dans les entrailles du bateau et, dans le bouillonnement des roues à aubes, le bac se mit à s'éloigner des berges. Nous mîmes le cap sur la vieille forteresse de Kalimegdan. Cette fois, le chromo se mit à grandir.

Je pensais à ces légionnaires romains qui, vingt siècles auparavant, bâtissaient ici, sur les marches de l'Empire, la forteresse de Singidunum. Depuis ce temps-là, combien de convoitises n'avait-elle pas suscité? Combien de sièges n'avait-elle pas soutenus? Des barbares, des Huns, des Slaves, des Autrichiens et des Turcs l'avaient occupé tour à tour. Pendant presque quatre siècles, le drapeau frappé du croissant avait flotté sur ses remparts et il n'y avait même pas cent ans depuis que le rouge, bleu et blanc du royaume de Serbie l'avaient remplacé.

Je ne sais pas exactement pourquoi, mais je pensais aux hommes assoiffés de pouvoir, rêvant de fonder des empires millénaires. Il me semblait que, l'oeil fixé sur un avenir hypothétique, ils se débattaient désespérément dans le présent. Je me suis demandé si la vie des humbles ne serait pas plus douce et plus sereine si les puissants de ce monde pouvaient s'arracher, ne serait-ce qu'un instant, à l'étreinte sinistre du présent pour méditer sur le passé? Mais le pouvoir n'est-il pas la passion suprême de l'homme?

Instruit par l'expérience, je pris mes précautions au débarquement de Belgrade. Je laissai les autres voyageurs s'engager sur la passerelle pour voir ce qui se passait. Il n'y avait pas de contrôle. En cas de fouille, j'avais décidé de me débarrasser des cartes dans les toilettes du bateau.

Dix minutes plus tard, je remontais la rue Brankova. Milenko, mon vieux complice, m'attendait. C'est lui qui devait faire parvenir les cartes à la résistance. *Place*

de la Bascule régnait une effervescence inhabituelle. Les colporteurs ne savaient pas où donner de la tête. Les gens s'arrachaient l'édition spéciale du *Novo Vreme* annonçant les premières victoires de la Wehrmacht. Tout le monde sentait inconsciemment que la guerre prenait une nouvelle tournure et que, pour les décennies à venir, notre destin dépendrait de son issue.

Je traversai la *Place de la Bascule*, content d'avoir berné ces pauvres bougres qui se prenaient pour des surhommes, mais j'avais tort de me réjouir trop tôt.

En quittant la place, je m'engageai dans la rue du *Roi Alexandre I^{er}*. Juste en face du tribunal de première instance, se trouvait un restaurant d'aspect assez modeste, mais réputé auprès des gourmets de la capitale. Au moment précis où je me trouvais à quelques pas de son entrée, la porte s'ouvrit et un soldat en feldgrau, visage et uniforme ensanglantés, dégringola plus qu'il n'en descendit les trois ou quatre marches. Deux brutes le suivaient en le frappant sauvagement à la tête.

Visiblement, la nouvelle de la guerre contre l'Union Soviétique avait dû semer la zizanie chez l'occupant. Certains soldats ennemis commençaient probablement à douter de la victoire finale. J'avais dû esquiver imprudemment un sourire de joie, car un des deux énergumènes se précipita vers moi levant son poing et hurlant : "*Willst du auch?*"

Je pris peur. Par chance, l'homme n'insista pas. Visiblement, les soldats ennemis avaient ce jour-là les nerfs à fleur de peau.

Vingt minutes plus tard, j'entrai dans la cour de 24 rue Galsworthy. Je surpris Milenko en train d'écouter la *Danse macabre* de Camille Saint-Saëns. Le vieux grammophone répandait des sons déroutants. Milenko prétendait entendre distinctement dans cette musique le bruit des squelettes dansants. Je finis par y croire. Comme d'habitude, le temps passa vite en discussions sur tous les sujets imaginables et quand je m'avisai de partir, il restait moins d'une demi-heure jusqu'au couvre-feu de huit heures.

Je pressais le pas, afin d'arriver rue Elie avant huit heures. Bien qu'il fit encore jour, les rues se vidaient des derniers passants. Mes pas résonnaient dans une ville déserte. En passant à côté de l'ancienne ambassade de la Hongrie, je fus frappé par la végétation qui commençait déjà à envahir les ruines.

En marchant, je n'arrêtais pas de penser et repenser à la fragilité des constructions humaines et aux événements du jour. Un doute me gagnait aussi. Au lycée, j'avais souvent rêvé d'une vie rangée, auprès d'une femme douce et aimante, une vie remplie par le travail et les amitiés, loin du tumulte. Ce rêve me semblait maintenant comme un songe. Pour la première fois, ce jour-là, l'existence m'apparut comme une longue errance.

Enfin, éreinté, l'estomac vide, je montai les sombres escaliers du 42 de la rue Elie. Malgré la chaleur, je me sentais fiévreux. L'image de la tête de mort, avec ses tibias, sur le calot de l'homme en noir, ne me quittait pas. Une autre chose me

travaillait : n'avais-je pas commis un sacrilège en me présentant, devant le cèrbère, avec mon visage dénature?

Une rude journée s'achevait. Heureusement, dans quelques jours j'allais regagner Uzice, la petite ville perdue dans les montagnes.

Pendant que nous partageons un maigre repas, ma tante se réjouissait de me voir enfin bachelier : "Tu vois, tout s'est bien passé."

Elle ne croyait pas si bien dire; j'avais mon baccalauréat dans la poche et ma tête sur les épaules. Ce n'était déjà pas si mal pour ce mémorable 22 juin 1941, quand l'Histoire se mua en une immense vague de fond qui faillit m'emporter dans un de ses innombrables et lointains ressacs. Je servécus. Par hasard ou par miracle?

DANS TROIS ANS, un demi-siècle aura passé depuis ce jour où mes camarades de classe et moi avons passé l'oral du baccalauréat. Plusieurs ont disparu dans le tumulte de la guerre. Le temps aussi a fait son oeuvre. Récemment j'ai appris la mort d'Abbas et de Blanchot qui, chacun à sa façon, étaient des hommes remarquables. Milenko est resté fidèle à la grande passion de son adolescence : les sciences exactes. Jeannot Lapin est directeur d'une centrale thermique. Gabriel est devenu un personnage important et quelque peu distant. Une fois l'an, les survivants se réunissent chez Frantz, devenu pharmacien, pour évoquer les souvenirs de leur jeunesse. Ma tante s'est éteinte doucement, il y a une vingtaine d'années, sans que j'aie pu la voir encore une fois. Au premier étage du 42 de la rue Elie habitent maintenant des inconnus. Cela n'a évidemment rien d'extraordinaire. C'est dans l'ordre des choses . . . tout passe !

Quant à moi, voilà déjà quatre décennies que j'ai quitté le pays pour vivre à l'autre bout du monde dans une ville tranquille au bord d'un grand fleuve qui me rappelle Danube. Là, entouré d'une petite famille et de quelques amis je ne cesse de creuser le passé, cherchant désespérément à lui donner un sens.

Je n'ai jamais su, je ne saurai jamais si ces cartes d'état-major ont servi à la résistance. Cependant, une chose est certaine : en ce lointain jour du 22 juin 1941, j'avais pris trop de risques pour un acte dérisoire. Je n'en garde pas moins une petite fierté : en ces temps troubles, je n'avais pas été de ceux qui se terraient lâchement.

15 juin 1988

NOTE

¹ L'origine du texte a été publiée dans N. Rajic, *Service pénitentiaire national* (Montréal : Les Éditions du Beffroi, 1988).